

LA SCIENCE POPULAIRE

Paraissant tous les jours.

Adresser tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction du journal, à VERVIERS, place des Républicains (cour Sauvage, 23).

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction.

Abonnements, payables d'avance. Verviers, 1 an, 4 francs, 6 mois, fr. 2-25.
 » Pour la Belgique, 1 an, fr. 4-50, 6 mois, fr. 2-50
 » Pour l'étranger, le port en sus.
 Un numéro: DIX CENTIMES.

SOMMAIRE : La République de M. Thiers. — MM. Muls et Opsomer à Verviers. — De l'existence de Dieu. — La Proscription française en Suisse. — Deux tableaux de la vie réelle. II. La mort d'un homme. (Fin.) — Variétés : Le Chat et le Miroir.

La République de M. Thiers.

Depuis le fameux Message de M. Thiers à l'Assemblée nationale, beaucoup de gens s'imaginent sérieusement que la république existe en France, que c'est un fait accompli et qu'il suffit désormais de la loyauté et de l'énergie du président pour la maintenir et la transmettre intacte à son successeur. Tous les journaux bien pensants, c'est-à-dire ceux qui soutiennent la politique de M. Thiers, sont dans la joie et le bonheur; M. Gambetta lui-même, pour qui il n'existe pas de « question sociale, » est persuadé que tous les vieux partis sont impuissants à tenter quoi que ce soit contre l'existence de l'ordre nouveau des choses. Tous ces politiciens sont bien naïfs à notre avis, et il n'est pas difficile de prouver qu'ils ne comprennent pas même ce qu'est une république, et quelles sont les conditions indispensables à l'établissement de la vraie république.

Celle de M. Thiers, qui personnellement, du reste, ne fut jamais qu'une girouette sans conscience, celle de M. Thiers n'est pas la première que nous ayons appris à connaître; l'histoire en a enregistré bon nombre. Athènes était une république; pendant toute une série de siècles, Rome n'eut pas d'autre forme gouvernementale; tout le monde connaît les républiques italiennes; la première république française est un événement contemporain; celle de 1848, un événement encore actuel. Mais c'est depuis 1789 seulement que la république a pris une signification toute différente de celle qu'elle avait auparavant. On ne conçoit plus aujourd'hui une république composée, par exemple, de 40,000 citoyens libres et de

400,000 esclaves, comme cela avait lieu dans l'antiquité; l'esclavage, le servage, l'autorité, de quelque nature qu'elle soit, n'est plus compatible avec l'idéal républicain; bien plus, l'égalité civile ne le satisfait même pas; la république idéale est adéquate à la liberté absolue. Quand le parti républicain arrive au pouvoir, quand il est parvenu, par suite de circonstances favorables, à quitter le domaine de l'idéal pour entrer dans la réalité des faits, il doit se plier fatalement, quoiqu'il fasse, aux conditions du milieu social dans lequel il vient vivre et se développer. Si c'est une révolution purement politique, comme celle du 4 septembre en France, qui l'a porté au pouvoir, si, comme c'est ici le cas, cette révolution n'a transformé aucune des conditions anciennes de la société, le parti républicain ne parviendra pas alors à faire accepter son idéal à la société ancienne; celle-ci au contraire, étant restée intacte malgré la secousse politique, soumettra le nouveau pouvoir à la réalité des conditions existantes. C'est le cas pour la France d'aujourd'hui: M. Thiers est le chef d'une monarchie politique et économique, avec le titre de président. Il est bien certain qu'une république de ce genre ne peut guère être entourée de beaucoup de considération; elle a tous les caractères d'une usurpatrice entrée, par escalade et avec effraction, dans un domaine où elle n'a que faire. D'un autre côté cependant, cette expérience est profitable, parce qu'elle montre enfin aux républicains modérés, conservateurs, progressistes et gambettistes, que pour faire exister réellement la république, il faut la *désidérialiser* et lui préparer un terrain, un milieu où la vie soit possible pour elle. Ce problème a été soulevé déjà par Babeuf lors de la première réaction impériale en France; d'autres, après lui, en ont développé les éléments et indiqué les résultats, et aujourd'hui, grâce surtout aux enseignements de la sociologie et aux expériences faites, il est généralement reconnu que le so-

Beau de nuit
 Pierre Filuse
 1872

cialisme est la condition indispensable, nécessaire, la condition sine quâ non de l'établissement de la république. Les politiciens croient qu'il n'y a qu'une seule espèce de république, la leur, c'est-à-dire celle qui peut s'entourer d'institutions de toute sorte : monarchiques, aristocratiques, et même, le cas échéant, démocratiques. Quant à celle qu'ils appellent avec terreur *république rouge*, elle est la négation de l'ordre, de la liberté, de la propriété, de la famille, que sais-je encore ? Elle constitue l'anarchie, dans le sens bourgeois et littéral de ce mot. Il faudra bien cependant que M. Thiers et les siens finissent par en prendre leur parti, c'est cette dernière, la république sociale, qui, seule, peut ne pas être une duperie. En effet, voyez quelle est l'impuissance de la république gouvernementale : étant une forme de gouvernement établie par un concours de circonstances favorables, elle tombe quand ces circonstances changent ; elle est établie au-dessus de la société, en-dehors de la société, produit fatal d'une révolution et engendrant nécessairement la réaction, par suite de son caractère absolutiste ; elle doit, comme tous les gouvernements, recourir à une autorité fortement centralisée et hiérarchisée et maintenir, sinon augmenter, l'inégalité de toutes les conditions ; elle peut bien être basée sur l'égalité civile et politique, comme toutes les monarchies constitutionnelles, mais l'égalité économique serait la mort de son organisation politique ; la république gouvernementale, en un mot, nous a amené dans le passé la république des journées de juin, et l'empire napoléonien ; aujourd'hui cette république peut nous conduire encore à la dictature, à un empire nouveau quelconque. La république sociale, au contraire n'est pas, comme l'autre, soumise à l'instabilité permanente des gouvernements, elle est stable et elle progresse en même temps ; elle est adéquate aux conditions économiques de la société, au milieu social dans lequel elle se meut, elle est identique à la liberté et à l'ordre, elle fait partie intégrante de la société dont elle n'est qu'un produit, elle n'est pas en un mot extérieure à la société et ne procède pas de l'absolu ; elle ne crée pas d'autorité ni de hiérarchie, elle établit la justice et le droit sur l'égalité mutuellement garantie ; ainsi seulement elle peut vivre : l'égalité étant civile, politique et économique. Aussi, nous autres socialistes, nous ne commençons pas, dans nos revendications, par demander la république, on ne pourrait nous en donner qu'une de la même nature que

la république française. Nous ne voulons pas nous immiscer dans la politique bourgeoise, républicaine ou autre ; c'est pourquoi nous cherchons à changer les conditions actuellement existantes de la société, et ce travail fait, la république émergera de cette organisation économique nouvelle et sera comme le couronnement de l'œuvre rénovatrice. Cette république là n'est plus politique ou gouvernementale, elle est démocratique et sociale ; elle a supprimé l'inégalité, affranchi le travail et vaincu la guerre ! Cette république, c'est la fin du gouvernementalisme, par l'organisation des fédérations industrielles et agricoles, c'est l'ordre, l'harmonie et l'équilibre par l'organisation de toute les forces sociales, c'est enfin l'ère de la liberté vraie et progressive qui peut appliquer toutes les lois de l'organisme collectif. Cette république-là, disons-nous, n'est pas politique, et en effet elle ne vise pas au *pouvoir*, ce serait là un non-sens ; elle a au contraire la société pour objectif. Elle ne peut pas vouloir reconstituer l'autorité, puisque le fait même de son existence est une protestation contre l'autorité, une victoire remportée sur l'absolu ; son but au contraire est de modifier, de transformer, de renouveler le milieu social. Et ce renouvellement se fait par gradation, par étapes, par évolutions successives, sans même que la volonté humaine puisse s'opposer à ce progrès irrésistible. Qui eût pu empêcher le christianisme de remplacer le paganisme, l'ère philosophique de tuer l'ère chrétienne ? Ces manifestations de l'intelligence humaine sont arrivées à leur heure et aucune volonté n'eût été capable d'en arrêter le cours. De même tout nous dit que l'ère philosophique, dans laquelle, depuis Voltaire, nous vivons toujours, va céder le pas à l'âge scientifique. L'esclavage antique était un fait dont on pouvait concevoir la justice et la légitimité ; plus tard le servage l'a remplacé ; aujourd'hui la liberté du travail remplace le servage et nous essayons d'amener maintenant dans les lois du travail, les principes de la justice et du droit économiques.

De même encore, nous voyons que des lois nouvelles vont présider à la production, à la circulation et à la distribution des richesses et des produits ; l'ensemble de ces lois forme ce que nous appelons le socialisme et il serait insensé et puéril de vouloir s'opposer à l'application des lois du socialisme. Autant vouloir dessécher l'océan. Le socialisme viendra, quoiqu'on fasse, et ceux qui essaient de le faire entrer dans l'application sont aujourd'hui les

seuls conservateurs; ceux qui s'opposent à son établissement, comme MM. Thiers et Gambetta en France, sont des révolutionnaires, dans le plus mauvais sens du mot. Tous les malheurs qui pourront encore résulter de cette opposition féroce et aveugle à la Justice, seront donc imputables à ces révolutionnaires de la réaction qui vivent en état de guerre perpétuelle avec l'ordre nouveau, et non aux socialistes qui seuls peuvent encore donner à la société la stabilité, le repos, la paix et le bonheur.

MM. Mouls et Opsomer.

Verviers a reçu à son tour la visite des deux hommes dont nous inscrivons les noms en tête de cet article, et qui, depuis quelque temps, ont occupé diversement l'opinion publique. Vendredi, 22 novembre dernier, ces Messieurs ont donné, dans la salle de l'Emulation, une conférence dans laquelle ils ont exposé les *nouvelles* idées qui doivent guider désormais les destinées religieuses de l'humanité. M. Opsomer a ensuite parlé de la part que la politique prend à la religion proprement dite, et M. Mouls a traité spécialement la question de la confession.

Ces Messieurs veulent fonder une religion universelle basée sur la reconnaissance de ces trois principes, chers à toutes les écoles spiritualistes: l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la croyance à la vie future. A vrai dire, ces données ne sont pas très-nouvelles; elles constituent, au contraire, le vieux thème sans cesse rabattu par tous ceux qui, refusant d'admettre une religion révélée, *positive*, ne sont pas suffisamment affranchis de toutes les spéculations surnaturelles, pour ne plus ajouter foi qu'aux seuls enseignements de la science, qui ne peut absolument rien nous apprendre au sujet de Dieu, de sa réalité ou de sa non-réalité, de l'immortalité de l'âme et de la vie future.

Sous ce rapport donc, nous sommes convaincus que ces messieurs ne font que continuer une œuvre vieille de plusieurs siècles et dont les premiers éléments de la vraie science nous apprennent sans peine l'inanité et l'impuissance. Nous ne nous en occuperons pas autrement.

Mais, au sujet de leurs conférences spéciales, nous pouvons dire que l'impression produite par ces messieurs sur le nombreux auditoire qui se pressait dans la vaste salle de l'Emulation, a été très-piteuse et très-défavorable. M. Opsomer a eût, tout compte fait, deux ou trois extraits de

quelques circulaires épiscopales dans lesquelles les autorités ecclésiastiques enjoignaient à leurs inférieurs de faire de la politique, pendant les élections. Nous n'avions pas besoin, pour cela, des révélations de M. Opsomer; quarante ans de gouvernementalisme constitutionnel nous en ont appris bien plus long que M. Opsomer ne paraissait même en savoir pour son compte. Ensuite, quelques gros mots et quelques éclats de voix à propos de la *boutique* romaine et voilà à peu près tout ce que M. Opsomer nous avait apporté dans sa valise. Au demeurant, rien de sérieux.

M. Mouls, lui, nous est apparu sans un jour encore plus défavorable. Nous avons, comme tout le monde, lu un peu partout que c'était un homme de grand talent, d'une science consommée, d'un courage presque héroïque, il avait été pendant quelques jours, évêque de France; il avait refusé de garder cette dignité, pour ne pas capituler avec sa conscience. Nous nous figurions naturellement qu'il allait discuter cette question de la confession, en se plaçant sur un terrain vraiment sérieux, élevé, philosophique, qu'il allait nous parler des rapports qui, d'après lui, doivent exister entre la divinité et l'homme, que celui-ci ne doit pas reconnaître d'intermédiaire entre son âme et Dieu, qu'il est un être libre, intelligent, raisonnable, et qu'en toutes choses, il ne doit prendre pour guide de sa conduite, que sa conscience, éclairée à la lumière de la raison.

Mais, M. Mouls s'est borné à nous raconter, *d'après sa vieille expérience*, a-t-il dit, quantité de choses sales, ordurières, froidement cyniques, qui se débitent dans le confessionnal entre l'enfant de sept ans et le prêtre, entre la jeune fille, arrivée à l'époque de la puberté et ce même prêtre, entre la femme mariée enfin et son directeur de conscience. En entendant faire ce récit de la lubricité clandestine des prêtres par un ex-chanoine, nous ne songions nullement au désintéressement qu'il avait montré en sortant de cette église, mais nous pensions au triste et malsain courage qu'il avait dû avoir pour rester pendant plus de trente ans dans cet immonde cloaque. Ah! ce n'est pas dans ces termes là que l'illustre et malheureux Lamennais a quitté Rome! Nous pouvons croire à la pureté et à la vertu de ce sympathique génie dont toute l'erreur consista à vouloir accorder la foi et la science, l'Eglise et la liberté, Dieu et la démocratie.

M. Mouls, avec sa face replète, enluminée, son nez vermeil, ses yeux petits, étincelants, aurait dû, par respect pour lui-même ne pas tant parler, *d'après sa vieille expérience*, de ces infamies

que l'on connaît depuis longtemps et qui finissent toujours par trouver leur juste châtement devant nos tribunaux. Il est vrai que :

« Nourri dans le sérail, il en connaît les détours. » et que les lèvres débordent de ce dont le cœur est plein. Il nous semble que trente ans de sacerdoce et de confession n'étaient pas nécessaires pour arriver à voir clair dans ces immondices ; et une conversion si tardive, faite sur un nouveau chemin de Damas, apparemment sous l'inspiration d'un nouveau Saint-Esprit, nous paraît être suspecte. Si, au contraire cette conversion, tout en existant déjà depuis longtemps dans l'esprit, n'a éclaté publiquement qu'aujourd'hui, nous ne sommes pas éloignés de croire alors qu'une bonne dose d'hypocrisie et de lâcheté est mêlée à ce prétendu désintéressement, à ce retour, en apparence sincère, à de meilleurs et plus dignes sentiments.

MM. Mouis et Opsomer auront beau faire ; avec des représentants de cette force, la *religion universelle* aura bientôt vécu. Et ce sera justice.

A propos de l'existence de Dieu

A M. G. Tiberghien, professeur de philosophie à l'Université libre de Bruxelles.

« Le langage le plus honnête et le plus lucide devient un horrible galimatias, si en le transcrivant, on substitue aux expressions de l'auteur d'autres expressions, qui dénaturent complètement sa pensée. » Voilà, Monsieur, ce que vous avez écrit dans la lettre que vous nous avez adressée et nous tenons essentiellement, avant d'aborder la question, à dire à nos lecteurs et à vous-même que tel ne sera jamais notre procédé de discussion. Le passage que nous avons cité se trouve tout au long, à la page 51 de votre *Esquisse de philosophie morale* (édition de 1854, Bruxelles, imp. Delevigne et Callewaert.) Le galimatias dont vous parlez n'est donc pas notre fait, il ne nous est pas imputable..... Mais, ne nous auriez-vous pas prêté une façon de discuter qui parfois est la vôtre ? En effet, c'est bien vous-même qui avez écrit quelque part : « Le tort du Comte est de s'imaginer que rien de bon n'a été fait avant lui, et que l'humanité s'est complètement fourvoyée en quittant les voies de la sauvagerie et du fétichisme. » Et si vous connaissez Comte vous savez sans nul doute qu'il n'a jamais rien dit de semblable ? C'est vous encore qui avez dit : « Les animaux qui sont constitués comme nous ne s'avisent pas de faire de la théo-

logie et de la métaphysique ; ils sont positivistes dès leur naissance et restent positivistes jusqu'à leur mort, car jamais ils ne vont au-delà de la réalité extérieure qui est l'objet du positivisme » ; ce qui vous attira une si verte réplique de la part d'un jeune et savant philosophe russe, M. Wyrouboff. — Vous nous accusez aussi de dépasser les bornes de la convenance ; mais vous avouerez cependant que nous n'avons pas été aussi loin que vous, qui, du haut d'une tribune universitaire, vous êtes écrié naguère : « *Le positivisme est une duperie.....* »

Laissons là ces misères et abordons la question qui fait l'objet de notre débat ; nous serons concis, ayant à cœur de ne rien dire que ce qui est nécessaire.

I.

M. Tiberghien prétend qu'il justifie l'existence de Dieu, c'est-à-dire qu'il montre que l'affirmation de Dieu est légitime, mais il se garde bien de démontrer son existence, par la raison bien simple, que la démonstration rattache une chose à son principe et qu'il faut bien s'arrêter à un principe dernier, qui est Dieu. Dieu pour lui, est l'être infini absolu, parfait. Les êtres raisonnables n'ont qu'une chose à faire pour réaliser tous leurs devoirs, c'est de réaliser purement et simplement ce qui est divin, c'est-à-dire le bien, le beau, le vrai, le juste. M. Tiberghien admet l'existence de Dieu comme un besoin et une nécessité de la raison.

Voilà bien, je pense, le fond de la lettre du savant professeur. Examinons. Pour M. Tiberghien, est juste, de toute nécessité, ce qui est conforme à Dieu. Dieu est l'incarnation idéale de la justice ; son rôle consiste à fixer, d'une façon permanente, immuable, ce qui est juste et injuste. Dieu est l'être absolu, sans quoi il ne serait pas Dieu, donc la morale divine, celle que toutes les religions réclament comme étant la leur, doit être également absolue, immuable, parfaite, comme son auteur parfait, Dieu. Cependant, l'on a vu et l'on voit encore tous les jours que la morale religieuse arrive à ne plus avoir d'objet, parce qu'elle est en dehors des intérêts humains, parce qu'elle est contre nature, ce qui est immoral. A l'origine de la religion chrétienne, par exemple, l'économie politique n'existait pas ou plutôt existait dans d'autres conditions que de nos jours ; le christianisme ne pouvait s'occuper que des besoins et des intérêts qui existaient alors, et il les fixa au nom de la divinité, donc d'une façon immuable, absolue ; aujourd'hui que ces besoins et ces intérêts se sont modifiés par suite de l'évolution progressive de l'humanité, le christianisme ne peut

pas refaire son œuvre ; son Dieu, par rapport à ces besoins nouveaux, est devenu inepte et menteur ; donc il finira par tomber. La justice chrétienne, émanation du Dieu chrétien, est devenue impuissante, injuste, inique. L'erreur de la philosophie a été de créer une justice immuable, comme la religion l'avait fait et avait dû le faire. Elle n'aurait pas dû créer une justice absolue, tôt ou tard réactionnaire, mais une justice relative, c'est-à-dire se pliant à tous les besoins sociaux. De même pour la morale que la philosophie a faite immuable, absolue, comme le Dieu dont elle émane et qui n'aurait jamais dû être que relative, humaine, n'ayant d'autre sanction qu'une sanction humaine. Rien n'est absolu dans le monde, tout est relatif.

Examinons maintenant le Dieu des métaphysiciens. Chaque chose est tour à tour substratum et phénomène. Chaque terme pris isolément, Dieu, la matière, le mouvement, est un *en soi*, un *substratum*, une substance ; le phénomène est le rapport entre un substratum et un autre substratum. Le phénomène est donc la preuve incontestable de l'existence d'un substratum. Chaque substratum se subdivise en une infinité d'autres ; chaque substratum est donc infini et il y en a une infinité. Mais on ne peut pas connaître le substratum ; personne ne connaît la matière en elle-même, mais l'expérience nous fait connaître les phénomènes qu'elle produit et les propriétés qu'elle possède ; personne ne connaît le *moi* humain, mais l'on connaît les propriétés de ce *moi* ; la pensée par exemple. Or, l'infinité des substratum, les métaphysiciens l'appellent Dieu ; et l'on ne peut connaître le substratum, à plus forte raison l'infinité des substratum, ce qui n'empêche pas ces messieurs de dire qu'ils connaissent Dieu ! D'après eux, Dieu est la cause première et infinie de tout ce qui est ; mais il n'y a pas une cause infinie mais une infinité de causes, ce qui tue Dieu comme réalité objective. Le Dieu des métaphysiciens est lui-même, comme toute chose, substratum et phénomène, une pure conception de l'esprit humain, une sécrétion du cerveau.

II

Nous avons prouvé, dans un numéro précédent, qu'il n'y a pas, à proprement parler, d'*idées innées* ; que toutes sont *acquises*. Nous devons dire cependant que, pour être une idée acquise, l'idée de Dieu est largement répandue. Nous n'avons pas besoin d'en dire la raison, il suffit de constater le fait. Mais ce qu'il nous faut examiner, c'est la question de savoir si l'idée de Dieu a été utile ou funeste à l'humanité. Or, si nous

trouvons que cette conception a produit de grands maux, il nous semble que la raison sera mal venue à invoquer la nécessité, le besoin de cette conception. La raison ne peut concevoir, comme *nécessaire*, une idée qui engendre le malheur de l'humanité. L'homme a fait de Dieu, qu'il a créé, la puissance distributive du droit, le justicier du monde ; le plus adroit, le plus rusé, le plus fourbe dictait des lois en son nom ; il pouvait être à son aise tyrannique et despote, puisqu'il appuyait son autorité souveraine sur une justice indiscutable, immuable et absolue. L'idée de Dieu n'a jamais pu se soutenir seule, sans manifestation extérieure ; les religions ont toutes servi à l'exploitation de Dieu. Et toutes ont consacré nécessairement l'inégalité de l'homme, qui n'est qu'une créature infime dont la divinité fait ce qu'elle veut, l'homme étant, du reste, la créature et la chose de ce Dieu. Elles consacrent, avec l'inégalité, la soumission absolue, la paresse et la misère. Avec Dieu, l'homme n'oserait revendiquer ses droits, le prolétaire n'oserait aspirer à s'asseoir, lui aussi, au grand soleil ; la charité et l'aumône sont instituées de toute éternité pour lui. Esclave, ne relève pas la tête ; ne murmure pas contre ton maître, Dieu est là qui te voit et qui peut t'écraser quand il lui plaît !

Nous n'avons pas le temps d'entrer dans les détails, mais l'histoire entière prouve que le règne de Dieu n'a produit jusqu'ici qu'une série de ruines et de crimes. L'exploitation, l'assassinat, le vol, ont bénéficié de l'idée de Dieu, l'exploité a baisé les pieds de l'exploiteur, en rendant grâce au monstre divin ! Les plus grandes calamités dont l'histoire nous a conservé le récit, ont eu Dieu pour prétexte et pour cause. L'Ancien Testament en fait foi à toutes ses pages ; le moyen-âge en a souffert horriblement et la société moderne n'est pas encore à l'abri de ses coups ; l'idée de Dieu pousse au crime au lieu d'en éloigner : tous les grands criminels sont religieux et même fanatiques ; les statistiques des tribunaux le prouvent surabondamment.

Il faut absolument que l'humanité se fasse ! Et elle ne sera que lorsque Dieu ne sera plus ! Ces temps arriveront ; déjà on entend comme jadis dans les airs ce cri fatidique : Le grand Pan est mort ! Ton nom, ô Dieu, dit Proudhon, ton nom, si longtemps le dernier mot du savant, la sanction du juge, la force du prince, l'espoir du pauvre, le refuge du coupable repentant, eh ! bien, ce nom incommunicable, désormais voué au mépris et à l'anathème, sera sifflé parmi les hommes. Car Dieu, c'est sottise et lâcheté ; Dieu, c'est hypocrisie et mensonge ; Dieu, c'est tyrannie et misère ; Dieu, c'est le mal. Tant que l'humanité

s'inclinera devant un autel, l'humanité, esclave des rois et des prêtres, sera réprouvée; tant qu'un homme, au nom de Dieu, recevra le serment d'un autre homme, la société sera fondée sur le parjure; la paix et l'amour seront bannis d'entre les mortels. Dieu! Retire-toi! Car dès aujourd'hui, guéri de ta crainte et devenu sage, je jure, la main étendue vers le ciel, que tu n'es que le bourreau de ma raison, le spectre de ma conscience!

Bibliographie.

La Proscription française en Suisse

1871-72.

par A. Claris.

Genève, imprimerie V^e Blanchard. — Prix, 2 francs.

Nous recommandons à tous nos amis la lecture attentive du nouvel ouvrage du citoyen A. Claris, ex-rédacteur de la *Démocratie* et de la *Patrie en danger*, rédacteur en chef de la *Révolution sociale* de Genève, et ancien chef de bureau de la presse parisienne (au ministère de l'intérieur) sous la Commune.

Le travail du citoyen Claris est divisé en trois parties distinctes. La première s'occupe spécialement du rôle qu'ont joué, à Genève, les hommes de la proscription française de 1871-72, des cercles qu'ils y ont fondés, de l'activité qu'ils ont déployée sur la terre d'exil, de la part que quelques uns d'entre eux ont prise au Congrès de la paix de Lausanne. Un chapitre spécial et très-intéressant est destiné à faire connaître au public les manœuvres basses et les dégoûtantes intrigues de la police de Versailles à Genève. Le citoyen A. Claris publie, à ce sujet, des documents curieux et authentiques. La seconde partie du travail est la plus étendue et en même temps la plus instructive. Elle s'occupe de la grande part prise par les réfugiés au mouvement de l'Internationale en Suisse, et la création, par eux, de la section de propagande et d'action socialiste révolutionnaire. Cette section ne put parvenir à se faire reconnaître par le Conseil général défunt de Londres et adhéra, au Congrès de Souvillier du 12 novembre 1871, à la nouvelle Fédération jurasienne, qui, à son tour, ne devait pas tarder à entrer en lutte avec le Conseil autoritaire de Londres. Depuis lors, la plupart des proscrits français de Suisse sont entrés dans l'une ou l'autre section de cette

Fédération jurasienne qui combat comme on sait pour l'autonomie et la libre fédération des groupes, avec la majorité des fédérations européennes.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage constitue le bilan de la proscription. C'est une appréciation succincte et très bien faite des divers ouvrages que les réfugiés communalistes ont publiés depuis la chute de la Commune de Paris. Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant les titres de ces publications :

La Revanche de la France et de la commune, par Gambon. — *La dernière Révolution*, par le même. — *La Guerre sociale*, par M^e André Léo. — *L'Antagonisme social*, par A. Clémence. — *La Révolution sociale*, par A. Claris. — *La troisième défaite du prolétariat français*, par B. Malon. — *Exposé des écoles socialistes françaises*, par le même. — *Etude sur le mouvement communaliste*, par G. Lefrançais. — *Paris et la Commune*, par Arthur Arnould (en cours de publication dans la *Liberté* de Bruxelles). — *Le Coin du Voile*, par Vergès. — *La Bataille de Mai*, par M. Vuillaume. — *Hommes et choses du temps de la Commune*, par Massenet de Marancour, Vuillaume et Bellanger. — *Le Livre rouge de la justice rurale*, par J. Guesde.

Deux tableaux de la vie réelle (1)

(SUITE.)

II. La mort d'un homme.

II.

Le lendemain le mort était exposé dans une chapelle ardente, au fond d'un corridor sombre du palais Episcopal.

La foule, toujours avide de ces sortes de spectacles, encombraient l'entrée.

On se bousculait pour approcher du lit de parade où reposait l'évêque en grand costume de prélat.

Une tenture noire couvrait les murs. La lueur tremblottante des cierges innombrables qui brûlaient autour du cadavre, donnait à la figure du mort quelque chose de changeant, de mobile qui effrayait à voir. Ces grosses joues avaient l'air de se mouvoir : on eût dit que ces mâchoires se remuaient. Involontairement ces paroles de l'office des morts revenaient à la mémoire :

(1) Annales des Ecoles belges 1869.

« Quî, quasi putredo consumendus sum; et » quasi vestimentum quod comeditur a tineâ..... » et derelicta sunt tantummodo labia circa dentes » meos. »

« Pourquoi dois-je m'en aller en pourriture, » être dévoré par les teignes... déjà mes lèvres » se détachent autour de mes dents.. »

Horreur!...

Une odeur fétide régnait autour du cadavre.

Deux prêtres en surplis étaient agenouillés devant l'estrade, sur de somptueux prie-dieux garnis de coussins de velours. Je ne sais s'ils priaient. L'un d'eux se retourna vers la foule : Je reconnus le chanoine qui était sorti le dernier de la chambre mortuaire.

Je voulus sortir. Dans un corridor deux ouvriers en blouse regardaient un tableau.

Sais-tu ce qu'il représente ? dit l'un.

— Parbleu ! la Ste-Famille.

— Oui. Mais la prétendue vierge que tu vois là, c'est le portrait d'une maîtresse de M. le chanoine M...

Quoique ce trait n'eut rien de commun avec cette mort : il me frappa vivement.

C'est pourquoi je le rapporte ici.

Le surlendemain eurent lieu les cérémonies de l'église et l'enterrement.

Dès le matin une foule énorme se pressait aux alentours du palais Episcopal.....

Bientôt arrivèrent les soldats pour faire la haie au cortège et rendre au mort les honneurs militaires.

A onze heures précises les portes du palais s'ouvrirent pour faire passage au cortège funèbre.

Toutes les cloches de la cathédrale jetaient par les airs leurs volées de deuil.

D'abord parurent des congrégations d'hommes, puis des séminaristes en surplis se balançant sur leurs hanches en jetant alternativement un pied en avant et chantant de tous leurs poumons un De profundis dont ils semblaient ne pas comprendre les paroles.

Puis vinrent les curés des paroisses, les dignitaires, les doyens, les chanoines de la cathédrale revêtus d'un surplis et d'une chappe noire. Je reconnus parmi eux les deux chanoines de la chambre mortuaire qui avaient l'air d'être parfaitement indifférents à ce qui se passait, et le petit prêtre à cheveux gris, qui avait, suivant l'expression dérisoire, mais consacrée, assisté le moribond à ses derniers instants. Il avait toujours son air de glaciée componction. Je remarquai seulement qu'il portait la tête haute et semblait avoir rajeuni. De temps en temps son œil plânait sur la foule comme s'il eut voulu y ren-

contrer des marques de respect pour sa personne.

Les prélats venaient en dernier lieu.

Tout à coup une décharge de mousqueterie retentit.

Quelques femmes s'enfuirent, quelques enfants se mirent à pleurer.

Le corps apparut à la porte ; les coups de feu de la troupe l'avaient annoncé.

J'entendis plusieurs hommes causer dans la foule.

— Vois donc, quel riche cercueil ! Dieu ! comme il est large ! dit quelqu'un.

— C'est pour y fourrer sa grosse panse, dit une grosse voix.

Des éclats de rire étouffés accueillirent cette douteuse saillie.

— Mais pourquoi donc ont-ils tiré ?

— Il paraît, dit quelqu'un, qu'il y a un décret qui ordonne cela pour les évêques.

— Pourquoi cela ?

— Parce que ce sont des évêques apparemment.

— Voyez-vous cela, dit une petite voix douce, ces gens-là s'engraissent pendant leur vie, sans rien faire, à nos dépens, et après leur mort on éprouve encore le besoin de tirer des coups de fusil en leur honneur !

— Et nous qui devons travailler toute notre vie, ajouta une voix de femme, on nous fourre dans le corbillard des pauvres sous prétexte que nous n'avons pas assez d'argent, comme si nous en pouvions, nous, de devoir les nourrir, ces gros ventres !

— Voilà ! un malheur ne vient jamais seul. Que voulez-vous faire à cela ?

Tout cela prouve, dit la petite voix douce, qu'il serait grand temps que nous les mettions à la porte, ces gens-là. De quel droit sont-ils nos maîtres ?

Un moment de silence suivit cette question embarrassante...

— Tiens, dit quelqu'un, voilà une plaque de décoration sur le cercueil.

C'est pour cela qu'on a tiré.

Savez-vous, dit la grosse voix pourquoi il l'a eue : cette plaque ?

— Non.

— Est-ce qu'on pourrait s'imaginer un évêque sans plaque ? objecta timidement quelqu'un.

— He bien ! il l'a eue parce qu'il... ne l'avait pas, dit la grosse voix. Un nouvel éclat de rire sourd accueillit cette plaisanterie.

J'entendis tout cela en suivant le cortège pas à pas...

On arriva à l'église. Le cortège y entra : le peuple fut refoulé par les soldats, on lui ferma la porte au nez.

Il y avait beaucoup de monde dans l'église. Outre le cortège qui était innombrable, des dames attendaient sous le nef, en grande toilette, comme à un concert. Quelques femmes, des dévotes, des fournisseuses de l'évêché étaient en deuil et priaient. L'immense cathédrale était presque comble.

On déposa le cercueil sous un catafalque tout noir avec des larmes d'argent, élevé devant le chœur.

On vit une ombre blanche gravir les marches de la chaire de vérité.

C'était le vieux petit chanoine.

Tout le monde s'assit pour écouter.

Il parla environ une demie heure, d'abord avec calme, suivant l'usage des prédicateurs, puis élevant peu à peu son diapason, jusqu'à l'emphase la plus échevelée.

Je compris en gros que c'était l'oraison funèbre, espèce de panégyrique de l'évêque défunt. Tout ce que je remarquai, c'est qu'il s'appesantit très-longuement sur le grand amour du mort pour la vierge-mère.

A cet endroit du discours un soldat qui se trouvait derrière moi se pencha à l'oreille de son camarade.

— Sais-tu quelles ont été ses dernières paroles ? dit-il.

— Non.

— Ses dernières paroles ont été : Ah ! madame ***

L'autre rit à voix basse. — Le prêtre finissait son discours par une phrase pathétique.

As-tu du tabac ? demanda l'un soldat à l'autre.

Après l'office des morts chanté par des voix glapissantes, on descendit le défunt dans la crypte de l'église où il fut inhumé.

Puis pendant que la foule se retirait, l'organiste, voulant se récréer sans doute, joua un passage du Barbier de Séville.

J'ai entendu que des difficultés se sont élevées plus tard avec des gens de loi, sur l'irrégularité de l'enterrement, que les réglemens de police défendent de faire dans les églises.

FIN.

Variétés.

Nous reproduisons ci-dessous, une fable peu connue de Florian, bien faite pour déshabituer l'esprit de la recherche des *causes premières*,

recherche qui, depuis plusieurs milliers de siècles, empêche de dormir les théosophes et les métaphysiciens de toutes les écoles.

Le Chat et le Miroir.

Philosophes hardis, qui passez votre vie
A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,
Daignez écouter, je vous prie.
Ce trait du plus sage des chats.

Sur une table de toilette
Ce chat aperçut un miroir ;
Il y saute, regarde, et d'abord pense voir
Un de ses frères qui le guette.
Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.
Surpris, il juge alors la glace transparente,
Et passe de l'autre côté,
Ne trouve rien, revient, et le chat se présente.
Il réfléchit un peu : de peur que l'animal,
Tandis qu'il fait le tour, ne sorte.
Sur le haut du miroir il se met à cheval,
Une patte par ci, l'autre par là, de sorte
Qu'il puisse partout le saisir.
Alors, croyant bien le tenir,
Doucement vers la glace il incline la tête,
Aperçoit une oreille, et puis deux... A l'instant,
A droite, à gauche, il va jetant
La griffe qu'il tient toute prête :
Mais il perd l'équilibre, il tombe et n'a rien pris.
Alors, sans davantage attendre, [prendre,
Sans chercher plus longtemps ce qu'il ne peut com-
Il laisse le miroir et retourne aux souris.
« Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère ?
» Une chose que notre esprit,
» Après un long travail, n'entend ni ne saisit,
» Ne nous est jamais nécessaire. »

AVIS.

On peut se procurer des N^{os} de la SCIENCE POPULAIRE chez les personnes dont les adresses suivent :

VERVIERS : P. Schlébach, place des Récollets, cour Sauvage, 23.

» Ledent, rue de la Halle, 8.

» B. Lallemand, rue du Marteau, 26.

ENSIVAL : G. Gerombou, Grande-Place, 24.

DISON : Kelledenich, rue de la Pisseroule.

PEPINSTER : Picray, à Mousset-Pepinster.

BRUXELLES : L. Verrycken, rue Haute, 127.

{VERVIERS. IMP. DE L. MARCHEAL.